

Allocution de M. Pierre Monteil, Président de l'Association

Pierre Monteil

Citer ce document / Cite this document :

Monteil Pierre. Allocution de M. Pierre Monteil, Président de l'Association . In: Revue des Études Grecques, tome 106, fascicule 506-508, Juillet-décembre 1993. pp. 35-45;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1993_num_106_506_4882

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 JUIN 1993

ALLOCUTION DE M. PIERRE MONTEIL

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES,

MESSIEURS,

MES CHERS COLLÈGUES,

Voici que s'achève une année de la vie de notre Association; et c'est le moment qu'a choisi la tradition pour infliger au président son épreuve initiatique. Cet usage paradoxal répond sans doute au désir inavoué d'assister à une reddition de comptes. Hélas, votre président sortant n'a pas beaucoup de comptes à rendre, pour la bien simple raison qu'il n'est pas l'auteur de beaucoup d'actes, et que, s'il est répréhensible, c'est bien peut-être de n'avoir pas agi beaucoup. L'épreuve qu'il affronte n'en est pas moins intimidante. Sans doute savez-vous que, grammairien et linguiste, je ne me suis guère baigné dans les eaux de la rhétorique. Aussi ai-je le sentiment d'être un orateur bien inférieur à la tâche qu'on attend de lui. J'implore de vous une grande indulgence.

D'année en année, la matière dont a à vous entretenir votre éphémère président ne varie guère. Nous avons à prolonger, comme aux temps homériques, par les éloges qu'ils ont mérités l'existence de ceux qui nous ont quittés; à exprimer notre gratitude à ceux par le dévouement desquels notre Association vit et subsiste; à prendre conscience enfin de la situation de nos études, et des difficultés qu'elles doivent affronter.

Depuis le 24 juin 1992, date de la précédente Assemblée Générale, notre Association a perdu plusieurs de ses membres. Si vous me le permettez, je suivrai, pour évoquer ces collègues regrettés, l'ordre chronologique.

Le 19 juillet 1992 décédait brutalement notre collègue M^{lle} Janine Debut, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre. Elle était membre de notre Association depuis 1969. Née à Paris en 1927, ancienne élève de l'École Normale Supérieure de jeunes filles, elle avait, après l'obtention de l'agrégation, enseigné au lycée de Vendôme, puis en première supérieure au lycée Honoré de Balzac à Paris. Vers 1970, elle était par M^{me} Duchemin appelée à Nanterre sur un emploi d'assistant, puis de maître-assistant, devenu ultérieurement de maître de confé-

rences. Alors qu'approchait pour elle l'âge de la retraite, elle devait avoir la satisfaction d'accéder au titre de professeur. Elle avait en effet soutenu successivement une thèse de 3^e cycle, publiée en 1974 sous le titre *L'enseignement des langues anciennes* ; puis, sous les directions successives de M^{me} Duchemin d'abord, de M. François Jouan ensuite, une thèse d'état intitulée *Recherches sur l'enseignement élémentaire aux époques hellénistique, romaine, et byzantine*. Soutenue en 1983, cette thèse faisait de la part de notre collègue l'objet d'une attentive révision en vue de sa publication lorsque la mort interrompit cette tâche.

M^{lle} Debut était une enseignante passionnée par son métier. Elle s'intéressait tout particulier, et les sujets de ses thèses en font foi, aux problèmes théoriques et pratiques de la pédagogie du grec, notamment de celle que requièrent les «grand débutants». A la tête d'un groupe de travail, elle avait mis au point, et publié, deux méthodes d'apprentissage du grec : l'une, intitulée *Heuriskô*, destinée aux commençants adultes ; l'autre, *Didaskô*, destinée aux élèves des lycées et collèges. On lui doit aussi, outre de nombreux articles, un important inventaire des papyri scolaires. Pour toutes ces raisons, nous devons saluer, en notre collègue disparue, un défenseur déterminé et efficace des études anciennes, méritant bien notre gratitude.

Peu de jours après M^{lle} Debut, le 25 juillet 1992, nous quittait Fernand Robert. Membre de notre Association depuis 1929, il en avait été président en 1967. Il était né à Paris, en 1908, et avait accompli au lycée Henri IV des études secondaires brillantes, sanctionnées en 1925 par deux prix au concours général. Poursuivant sur sa lancée, il n'eut pas à changer d'établissement, et, toujours à Henri IV, fut élève de la khâgne dont la figure emblématique était alors le philosophe Chartier, en littérature Alain. A 19 ans, en 1927, Fernand Robert entra à l'École Normale Supérieure. Agrégé en 1931, il devenait ensuite membre, en 1932, de l'École Française d'Athènes. Durant son séjour, il consacra une partie importante de son temps à Délos, sous le signe d'Apollon, et une autre, tout aussi considérable, à Épidaure, où il devint un fidèle d'Asclépios. Dès la fin de son séjour à Athènes il publiait, en 1935, son premier ouvrage, précisément intitulé *Épidaure*. Rentré en France, et après un très bref passage au lycée d'Auch, Fernand Robert était nommé, en 1936, à 28 ans, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Rennes, avant de soutenir, en 1939, sa thèse sur le sujet : *Thymèle : Recherches sur la signification et la destination des monuments circulaires dans l'architecture religieuse de la Grèce*. Dans un ouvrage apparemment de pure archéologie, Fernand Robert faisait preuve déjà d'un large humanisme, architecture, religion, littérature, questions sur les origines de la tragédie, s'entremêlant dans cette brillante synthèse.

Comme tous les jeunes savants de sa génération, Fernand Robert eut à pâtir de la guerre. Mobilisé en 1939, prisonnier en 1940, libéré pour raisons de santé en 1943, il eut la relative consolation de pouvoir rester helléniste jusque dans son camp, participant à ce que l'on nomma alors une «université d'Oflag». De conférences faites à ses camarades d'infortune devait sortir son *Homère*, publié en 1950. Puis ce furent, après le retour en France, onze années de fidélité à Rennes. En décembre 1953, Fernand Chapouthier était par la mort fauché en pleine maturité. La Sorbonne, pour lui succéder, fit appel à Fernand Robert, qui de la rentrée 1954 jusqu'à sa retraite, en 1978, devint une des grandes figures de l'Université parisienne.

Évoquer Fernand Robert suppose que l'on aborde deux aspects, au demeurant très intimement liés, de sa personnalité. Le premier concerne, bien sûr, le savant. Archéologue de formation, Fernand Robert est resté fidèle à sa discipline

initiale dans son premier ouvrage sur *Épidaure* ; dans sa thèse sur *Thymélé* ; dans son *Exploration archéologique de Délos*, de 1952. Mais, au-delà de l'archéologie, il a su se montrer helléniste complet en des ouvrages connus de tous : son *Homère*, publié en 1950 ; ou la *Religion grecque*, de 1981. N'oublions pas aussi que, spécialiste d'Épidaure, et d'Asclépios, Fernand Robert s'intéressa à partir d'environ 1970 à la médecine grecque, et à son plus illustre représentant Hippocrate. Il fut ainsi un précurseur des études hippocratiques, illustrées aujourd'hui par les brillants travaux que nous connaissons.

Mais si le savant suscite admiration et respect, la personnalité de Fernand Robert présente un aspect plus connu encore, l'aspect militant. Nous savons tous quel infatigable défenseur il fut de l'humanisme classique, et de sa source grecque en particulier. Ce militantisme revêtit au demeurant plusieurs formes. Maître incontesté de l'enseignement supérieur, Fernand Robert, d'abord, sut ne jamais oublier que la formation première de nos étudiants s'effectue dans l'enseignement secondaire. C'est pourquoi il eut à cœur de maintenir entre ces ordres un lien permanent : d'où sa longue présence aux jurys d'agrégation : il présida même, dans les années 1960, le jury féminin des lettres. En second lieu, et préfigurant l'action aujourd'hui menée par M^{me} de Romilly avec la ténacité et le talent que nous savons, il fut le défenseur persévérant et obstiné de l'humanisme classique, auquel, dès 1946, il consacrait un ouvrage intitulé : *L'humanisme : essai de définition*. Toujours, depuis cette date, il ne cessa de rappeler que le monde actuel baigne dans un modernisme d'illusion, fait de modes successives et d'engouements sans lendemain, et que seul est en fait moderne l'homme qui se pense dans une continuité faite de millénaires d'histoire, dans le déroulement de laquelle l'hellénisme antique a constitué un moment essentiel. Armé d'une éloquence chaleureuse et persuasive, Fernand Robert a ainsi été, au sein de multiples associations, mais aussi hors d'elles, l'infatigable porteur de cette bonne parole. Je ne pense pas utile de rappeler dans le détail une action connue de tous. Mais voilà qui rend plus poignant notre sentiment d'avoir subi, avec la disparition d'une telle personnalité, une perte irréparable.

Le 26 octobre voyait disparaître notre collègue M^{me} Danielle Bonneau, professeur honoraire à l'Université de Caen. Née en 1912, elle était membre de notre Association depuis 1959. Je m'employais à rassembler quelques informations sur sa carrière lorsque ses enfants nous firent savoir la volonté catégoriquement exprimée par M^{me} Bonneau de ne faire l'objet d'aucune chronique nécrologique ou notice consacrée à sa personne ou à ses travaux. Nous ne pouvons bien sûr que respecter une décision aussi clairement manifestée.

C'est aussi à l'automne 1992, mais à une date non précisée, qu'est décédée M^{lle} Odette Sargnon, membre de notre Association depuis 1951. Elle était née à Lyon, en 1902. Après une licence de lettres classiques, elle avait obtenu le diplôme technique de bibliothécaire, et, nommée à Paris, avait complété sa formation par plusieurs certificats d'histoire de l'art et d'archéologie. En 1945, elle avait obtenu le diplôme d'études supérieures avec un mémoire sur le sujet : *Y a-t-il une sénilité plastique ? Archaisme grec, décadence romaine, et art pré-byzantin*. Charles Picard l'avait alors engagée comme collaboratrice technique à l'Institut d'Art et d'Archéologie, et elle avait sous sa direction entrepris une thèse d'université sur *Les bijoux préhelléniques*, thèse soutenue en 1970, et ultérieurement publiée, en 1987, sous une forme revue et remaniée. Longtemps après sa retraite M^{lle} Sargnon avait continué à se rendre deux après-midis par semaine à l'Institut d'Art, afin d'y dépouiller les revues d'archéologie. Ainsi, c'est pendant quarante-huit années qu'elle fut fidèle à la même maison.

Henri Goube s'est éteint, lui, le 15 mars 1993, après plusieurs années assombries par la maladie. Il était membre de notre Association depuis 1948. Né à Roubaix, en 1915, il avait accompli de brillantes études secondaires, et, après une khâgne, entré à l'École Normale Supérieure en 1935. En 1938, il devenait agrégé des lettres, et, dès ce titre obtenu, devait partir pour le service militaire, ayant été jusque-là sursitaire. Cet épisode, prévu pour une année, déboucha sur la guerre, puis sur la captivité, qui dura jusqu'en 1945, et ne cessa qu'avec la capitulation allemande du 8 mai. Ainsi, durant sept années, Henri Goube se vit sevré d'enseignement, c'est-à-dire de sa raison d'être. Deux éléments cependant atténuèrent pour lui la rigueur de cette triste époque. Le hasard, d'abord, voulut qu'il eût durant environ une année pour compagnon de captivité son propre père, qui, officier de réserve et vétéran de la première guerre, avait lui aussi été capturé. Puis, après que ce père eut été, pour raison d'âge, rapatrié, intervint un nouveau compagnonnage. En 1942, Pierre Chantraine avait publié le premier volume de sa *Grammaire Homérique*, puis, quelques mois avant la fin de la guerre, sa *Morphologie Historique du Grec*. Des colis envoyés de France au prisonnier Henri Goube remplacèrent le traditionnel chocolat par ces précieuses nourritures spirituelles; et le grammairien qui sommeillait en notre ami se trouva d'un coup stimulé. Henri Goube avait, au cours de l'année 1936-37, consacré son diplôme d'études supérieures, déjà dirigé par Pierre Chantraine, à *L'origine et (au) développement de l'article en grec ancien*. La grammaire historique lui était ainsi devenue familière. Tout comme, nous l'avons vu, Fernand Robert, Henri Goube participait en Allemagne à une «université d'Oflag», et, armé de la *Morphologie* de Pierre Chantraine, entreprit pour quelques camarades hellénistes un enseignement de cette matière. Ainsi fit-il ses classes, et put-il devenir par la suite le merveilleux initiateur de quelque vingt générations d'étudiants parisiens.

De retour en France, Henri Goube bénéficia, pour le plus grand bien de tous, d'une heureuse coïncidence. Hubert Gallet de Santerre, désigné depuis plusieurs années comme membre de l'École d'Athènes, avait dû, en raison des circonstances, patienter en occupant à l'École Normale le poste d'agrégé répétiteur de grec. Voilà que la cessation des hostilités lui permettait enfin de gagner la Grèce, et, du même coup, d'abandonner un emploi qui échut à son camarade de promotion Henri Goube. Il l'occupa jusqu'en 1949, date à laquelle lui succéda Raymond Weil, qui lui-même devait avoir pour continuateur Jean Sirinelli. L'énumération de ces noms permet d'apprécier ce qu'était, en cette lointaine époque, la qualité du grec à l'École Normale, le tout étant couronné par la direction souriante et empreinte d'humour de Fernand Chapouthier. C'est au cours de ces années de son calmanat que j'ai pour ma part connu Henri Goube. Tout en enseignant le grec rue d'Ulm, il s'était par ailleurs vu confier par Pierre Chantraine un enseignement complémentaire à la Sorbonne, dans le cadre du certificat de grammaire et philologie. Le cours terminé, et remontant sur la Colline, il s'employait encore à mettre au point ce que nous avions insuffisamment compris. Car Henri Goube, toujours souriant, généreux, et disponible, était un perfectionniste impénitent. Esprit net et lumineux, il acceptait plus aisément l'ignorance avouée que l'approximation et le flou. Un tel connaisseur du grec eût, normalement, fait le bonheur d'une université. Mais Henri Goube était sans doute trop modeste, faisant passer avant tout autre le bonheur familial. Il appartenait à une génération pour laquelle il n'était pas encore banal d'entreprendre à tout coup une thèse, et, après un hiatus de sept années, peut-être sentait-il son élan un peu émoussé pour se jeter dans le marathon d'une

recherche. Il était, surtout, un amoureux de l'enseignement, et, après un bref passage au lycée de Vanves, il trouva son épanouissement dans la khâgne de Louis-le-Grand. Il y fut, et le terme est encore faible, un professeur exceptionnel, réalisant cet idéal rarement atteint de concilier un savoir sans défaut, vertu ordinaire de l'enseignement supérieur, et un allant pédagogique efficace et entraînant, apanage de quelques très grandes khâgnes. De ces années date la précieuse édition Hachette de l'*Odyssée*, entreprise en collaboration avec Jean Bérard et René Langumier, où Henri Goube fut responsable de toute la partie grammaticale et philologique, et grâce à laquelle nos étudiants sont dispensés de recourir à la très incommode édition Budé. La renommée et les mérites d'Henri Goube étaient tels que l'Inspection Générale ne pouvait pas ne pas l'appeler dans ses rangs. Ce fut chose faite en 1967. On ne sait lequel des deux fit plus d'honneur à l'autre. Dès 1950 Henri Goube avait siégé au jury du CAPES, puis, très peu de temps après, à celui des agrégations littéraires, qu'il ne quitta plus jamais, passant à tour de rôle de l'un à l'autre. Il termina sa carrière en assurant la présidence du jury de l'agrégation de grammaire.

Au-delà d'une carrière, j'aimerais aussi, et surtout, consacrer quelques mots à l'homme délicieux que se rappelleront toujours les amis d'Henri Goube. Perpétuellement souriant, d'humeur égale, plaisantant spirituellement et toujours gentiment, cultivant l'amitié, ignorant toute forme d'acrimonie, il était l'exemple même du *καλὸς καὶγαθὸς* universitaire, que l'on avait toujours plaisir à côtoyer. Jamais, à l'agrégation, je ne le vis se montrer désagréable à l'endroit d'une candidate même très faible, à l'égard de laquelle il redoublait tout au contraire de courtoisie. Bienveillante jusque parfois à la candeur, il était d'une modestie absolue. Lui qui possédait du grec une connaissance rare, jamais il ne désigna d'un autre nom que «monitorat» son enseignement de philologie classique à la Sorbonne, auquel accouraient en foule les étudiants, se pressant dans un amphithéâtre toujours trop exigü. Né dans le Nord, Henri Goube était devenu, par son mariage, un méridional. Nul mieux que lui ne savait, dans les suspensions de séance, détendre un jury d'agrégation en évoquant quelque anecdote pittoresque de son village ardéchois. Très cher Henri Goube!... Aucun de ses nombreux et vieux amis n'oubliera jamais sa voix chaleureuse et son visage accueillant.

Évoquant ces collègues disparus, nous avons partagé une grande tristesse. Mais l'existence d'une Société comme la nôtre ne cesse pas avec la vie de tels de ses membres, fussent-ils parmi les meilleurs ; et c'est pourquoi je dois aussi rappeler plusieurs sujets de satisfaction.

En premier lieu, de nouveaux membres sont venus grossir nos rangs. Ils sont, pour l'année écoulée, au nombre de dix-sept. Ce qui accroît notre plaisir de les accueillir est que, si la plupart d'entre eux sont nos compatriotes, plusieurs aussi sont ressortissants de pays francophones amis, parfois même de pays plus lointains. La preuve est ainsi faite du rayonnement de notre Société, qui même au-delà de nos frontières bénéficie d'une louable notoriété.

Autre motif de satisfaction : nous avons entendu cette année douze communications de grande qualité, qui chaque fois ont attiré une assistance nombreuse. Elles ont été harmonieusement distribuées entre les diverses directions de nos études, et ont souvent montré la complémentarité de celles-ci. L'archéologie, une nouvelle fois, a séduit un large public en ajoutant au prestige de la science l'agrément de fort belles projections. C'est ainsi que M. François Lissarrague nous a, avec sa *Vision du satyre à travers des fragments du peintre de Kléophradès*, présenté avec élégance un sujet dont il a gommé certains aspects scabreux.

M. Philippe Jockey nous a avec précision et rigueur montré les *Techniques et les ateliers de sculpture à Délos à l'époque hellénistique* ; M^{lle} Mary-Anne Zagdoun nous a aidés à entrevoir beaucoup plus clairement les deux personnages de *Kyrène et Libyè à travers des textes et des monuments figurés de Cyrène* ; enfin, M^{me} Juliette de La Genière nous a magistralement, à travers de belles projections, fait vivre comme si nous y étions les *Fouilles de la campagne 1992 à Claros*. D'une façon plus austère sans doute, d'autres communications ont été consacrées à la philologie. Ainsi, celle de M. Pierre Fortassier sur *Trois épithètes homériques : φυσίζοος, χειρὶ παχείῃ, εὐρυάγυια* ; celle de M^{lle} Christine Hunzinger sur *L'émerveillement chez Homère : les mots de la famille de θαῦμα* ; ou celle enfin de M^{lle} Christine Mauduit, sur *Le sens, l'étymologie, et l'évolution sémantique de l'adjectif ἀγρότερος*. L'histoire a eu sa part avec la belle communication de M. André Tuilier sur *Démosthène et la Pair de Philocrate*. Et puis, nous avons entendu une série de communications nous montrant à quel point directions et domaines de recherches sont en fait complémentaires, et comment, par exemple, linguistique, philologie, archéologie, d'autres spécialités encore, peuvent s'épauler et collaborer pour le plus grand bien de la science. C'est ainsi que M. Michel Sève nous a entretenus des *Concours d'Épidaure*, dont il nous a retracé l'histoire, faisant bénéficier une question archéologique et historique d'une très solide accumulation de témoignages textuels, littéraires et épigraphiques. Tout pareillement, M^{me} Catherine Dobias, étudiant les *Dépenses engagées par les démiurges de Cyrène pour les culles*, s'est appuyée sur un dossier de textes lumineusement commenté et mis à profit, sans oublier, ici encore, de fort belles illustrations photographiques. M. Jacques Jouanna a à son tour marié d'une part une solide et brillante philologie, et d'autre part de belles projections, pour nous présenter avec acribie, autorité, et alacrité, son interprétation séduisante des vers 1005-1008 des *Nuées* d'Aristophane, dans une communication sententieusement intitulée *La roue tourne ... et le sportif court*. J'ai gardé pour la fin celle des communications qui fut en fait la première en date. Pour des raisons très personnelles, j'ai été particulièrement heureux et flatté de voir la campagne 1992-93 inaugurée par mon maître M. Michel Lejeune, qui depuis quarante-cinq ans est l'objet de mon admiration affectueuse, et qui, pour nous présenter *Le nom de mesure λίτρον*, a été égal à lui-même, c'est-à-dire magistral. Toutes les communications ci-dessus évoquées, par l'intérêt de leurs sujets, et la haute qualité des exposés auxquels elles ont donné lieu, sont de nature à montrer qu'en dépit d'une conjoncture maussade les études grecques restent dans notre pays vivantes, sinon florissantes.

Dernier motif de satisfaction : l'année écoulée a vu la parution d'une série d'ouvrages d'un intérêt exceptionnel. Notre Secrétaire Général vous présentera tout à l'heure le palmarès de la Commission des Prix. Je ne désire ni empiéter sur ses attributions ni trahir des secrets. Mais je crois pouvoir, et même devoir, dire que rarement la Commission a eu à connaître d'un aussi grand nombre de publications aussi remarquables. Voilà qui, au demeurant, nous invite à méditer et à prendre de fermes résolutions. Je le dis très nettement : nous, les anciens, devons mettre toute notre énergie à assurer à de jeunes collègues aussi valeureux un avenir digne d'eux.

Si nous avons des raisons d'être satisfaits, il faut dire, aussi, que nous le devons à une équipe hors de pair, au mérite et au travail de laquelle est suspendue la vie de notre Association. Le Président n'est qu'une figure changeant avec les ans, et dont le rôle, il ne faut cesser de le dire, est celui d'un éphémère roi-fainéant. Si rôle il a, il doit consister à remercier honnêtement ceux qui

œuvrent en fait, et qui sont les véritables acteurs de la vie et de la réussite de l'Association. De toutes ces personnes, celui qui assume la tâche la plus essentielle et la plus écrasante est bien sûr le Secrétaire Général. Il doit non seulement, chaque année, faire l'éducation d'un nouveau président — et je lui présente toutes mes excuses pour avoir, très probablement, constitué à ses yeux l'exemple d'un élève particulièrement peu doué — ; mais il est, au sens propre ou à peu près, le « porte-plume » de l'Association : rédaction des procès-verbaux des séances ; multiples lettres et correspondances diverses ; mise au point des ordres du jour ; autant d'activités qui sont vraiment de secrétariat. Il est aussi l'organisateur de nos séances, recevant des propositions de communications, en sollicitant d'autres, veillant à un équilibre aussi satisfaisant que possible entre les spécialités et secteurs de recherche, organisant enfin un calendrier où soient harmonieusement distribuées les interventions. A cela s'ajoutent des tâches de représentation, auprès du ministère ou d'autres associations, ainsi que des démarches parfois importantes. Ces derniers points eussent pu accabler notre Secrétaire Général une année où vous vous étiez donné un président provincial. Les douze mois écoulés n'ont, fort heureusement, pas été en ce domaine excessivement chargés, à une exception près, dont nous reparlerons. Il n'est pas moins vrai que Paul Demont a droit de notre part à une particulière reconnaissance, d'autant plus grande que, faut-il le rappeler, toute l'équipe des Études Grecques est soumise au bénévolat, et qu'aucun allègement de service ne vient atténuer la lourdeur de ces fonctions. A Paul Demont nous associerons dans notre gratitude les deux Secrétaires Adjointes que sont M^{mes} Micheline Kovacs et Valérie Fromentin. Ceux qui assistent à nos séances et ne les voient pas assises à l'estrade ne se doutent peut-être pas du rôle efficace et irremplaçable qu'elles assument. Mais Paul Demont et moi-même connaissons et savons apprécier de très grands services que ne devrait pas occulter une trop grande discrétion.

Autre tâche fort lourde, et elle aussi essentielle autant qu'absorbante : celle du Trésorier de l'Association. Je ne rappellerai pas ici, de crainte de le faire croire plus ancien qu'il n'est, depuis quelle date je connais et apprécie Jean Laborderie. Je n'ai pas du tout été surpris de le voir nous donner l'image d'un trésorier exemplaire. Grâce à lui — et son rapport va très certainement, une nouvelle fois, le démontrer — les comptes de notre Association sont équilibrés, transparents, et sains. Non point que notre Association soit riche et que les subventions nous soient attribuées avec largesse : nous devons, hélas !, déplorer l'inverse. Du moins, avec les cotisations de nos membres, la subvention du C.N.R.S., et quelques ressources annexes, pouvons nous subsister dans une pauvreté digne, grâce à la gestion stricte de Jean Laborderie que nous devons très chaleureusement en remercier. Auprès de lui, j'aurais scrupule d'oublier notre « commissaire aux comptes » Alain Billault, dont la tâche consiste essentiellement à constater au nom de nous tous que Jean Laborderie est un trésorier irréprochable.

La tâche du bibliothécaire de l'Association est sans doute empreinte d'une responsabilité moindre. Elle n'est pas moins indispensable, et beaucoup plus lourde que ne pourraient le croire des esprits non-initiés. Nous avons, pour occuper cette fonction, en M. l'abbé André Wartelle — que je connais lui aussi depuis fort longtemps — un collaborateur aussi efficace que discret. Le travail qu'il effectue n'est assurément pas des plus voyants ; et je crois d'ailleurs qu'il ne recherche point la publicité tapageuse. Mais il faut le voir à l'ouvrage, dans le bureau exigu où se préparent les séances de l'Association, consignant de sa belle

écriture proche de la calligraphie les titres des ouvrages arrivés, leur attribuant leur cote, distinguant en deux piles ceux qui doivent rester à la bibliothèque et ceux qui doivent être adressés pour compte-rendu. C'est à cet amour de l'ordre que nous devons de trouver, dans chaque numéro de la Revue, paraissant à tour et à son heure, le compte-rendu que nous attendons. A M. l'abbé Wartelle vont ainsi nos remerciements chaleureux.

En dernier lieu — mais ce sera, en l'occurrence, une place privilégiée —, il me reste à évoquer la tâche extrêmement lourde, mais combien utile et exaltante, des deux Directeurs de la *Revue des Études Grecques*, le recteur Jacques Bompaire et notre collègue Jacques Jouanna. Nous savons combien le premier, de sa retraite gardoise, déploie encore d'activité au service de la Revue. Quant à Jacques Jouanna, qui dirige l'U.E.R. de grec à l'Université de Paris IV ; qui assure, cela va sans dire, toutes ses tâches d'enseignement ; qui déploie au service de la recherche, pas seulement hippocratique, une activité particulièrement brillante, comment peut-il encore trouver le temps et l'énergie nécessaires pour co-diriger la Revue ? Fort heureusement, il est efficacement secondé par M^{me} Véronique Boudon, en qui nous devons saluer une virtuose de l'ordinateur. C'est un plaisir, mêlé de fascination, que de la voir, dans le petit bureau des Études Grecques, maîtriser cette intimidante machine. Elle aussi, nous devons grandement la remercier.

Et puisque, à travers ses directeurs, nous avons évoqué la *Revue des Études Grecques*, je crois devoir vous apporter à son sujet une information. Lors de sa réunion en date du 26 mai, le Comité, dans la perspective de conclure avec le C.N.R.S. un contrat quadriennal, dont l'intérêt serait de ne pas, durant cette période, solliciter de nouveau chaque année une subvention, le Comité, dis-je, a jugé opportun de remplacer la Commission de Publication de la Revue par un Comité scientifique, conforme aux recommandations du C.N.R.S. Ce Comité sera composé des anciens Secrétaires Généraux de l'Association, et de seize membres, français et étrangers, proposés par les Directeurs, choisis pour cinq ans, et renouvelables.

Il nous reste à aborder un dernier point de cet exposé, qui concernera l'avenir et le devenir de nos études. L'année 1992 avait été pour le grec particulièrement rude et néfaste. Je rappelle qu'une mesure administrative, destinée apparemment à rendre pour les bureaux ministériels plus simple et plus lisible l'organisation du baccalauréat, avait consisté à resserrer très considérablement l'éventail des options offertes aux élèves de seconde, première et terminale. Une telle mesure devait à très court terme éliminer des études secondaires le latin, et plus sûrement encore le grec. Des protestations s'étaient fait entendre ; et, en mars 1993 encore, Paul Demont nous représentait à une réunion organisée par la S.E.L. (Sauvegarde des Études Littéraires). Là-dessus survenait un événement pour nous important. En effet, lors de la constitution du nouveau gouvernement issu des élections législatives, on a vu accéder au ministère de l'Éducation Nationale un agrégé des lettres classiques, qui de surcroît avait effectivement exercé durant plusieurs années le métier de professeur. La conséquence quasi immédiate de cette nomination a été que, pour la première fois depuis des décennies, un dialogue a pu s'engager, au cours duquel les parties en présence avaient le sentiment nouveau et réconfortant d'utiliser une même langue. Après s'être très tôt entretenu avec M^{me} de Romilly, M. Bayrou invitait le 6 mai les représentants de toutes les associations de langues anciennes à une rencontre, à laquelle un motif impératif m'empêcha d'être présent, mais où nous étions représentés par Paul Demont, que je remercie très vivement. Le compte-rendu de cette

rencontre a été largement diffusé, et je ne vais que le résumer à très grands traits. M. Bayrou a nettement affiché son désir de combattre un «tropisme à la modernité», qui a trop souvent et trop sommairement récusé les études classiques au simple motif qu'elles étaient «traditionnelles»; il a de même montré son souci d'endiguer un mouvement «pédagogiste», qui a cru pouvoir remplacer le savoir absent par le savoir-faire; enfin, il a hautement exprimé son désir de voir se rééquilibrer les sections conduisant au baccalauréat, en accélérant le mouvement amorcé par son prédécesseur M. Jack Lang. Ce dernier point devrait se concrétiser dorénavant par l'ouverture aux «littéraires» des filières commerciales, et aussi médicales. Par ailleurs, au cours de la conversation qui a suivi, M. Bayrou s'est engagé à pratiquer, auprès des élèves et de leurs parents, une information complète et objective sur les sections, programmes, options, et débouchés du baccalauréat, en montrant que les études de langues anciennes ne sont en aucune façon marginales. Il a promis, dans la mesure où il en aura les moyens, de dégager des heures complémentaires pour l'enseignement dispensé aux «grands commengants». Enfin, et tout en rappelant qu'il n'est pas en totalité maître de cette question, le ministre a exprimé le souhait que la préparation au CAPES ne soit plus un monopole des I.U.F.M. Postérieurement à cette rencontre du 6 mai, le 7 juin très précisément, M. Bayrou a par ailleurs fait connaître la nouvelle organisation du baccalauréat, qui entrera en application en 1995. Toutes les informations que je possède à ce sujet proviennent de la presse, et les voici en résumé. Apparemment, les filières restent identiques à ce qu'elles étaient dans ce que l'on a nommé le «baccalauréat Jospin-Lang». Toutefois, à l'intérieur même de ces filières, un groupement précis et cohérent d'options permettra de dégager des «profils de spécialité»; et c'est ainsi que, dans la filière L, comme Lettres, quatre spécialités sont ouvertes : lettres et langues vivantes ; lettres classiques ; lettres et arts ; lettres et mathématiques. La nouveauté est de taille : une spécialité «lettres classiques» figure nommément dans cet organigramme ; et il s'agit bel et bien d'une résurrection terminologique, qui, espérons-le, ne s'arrêtera pas là. Reste à savoir combien d'élèves choisiront cette spécialité «lettres classiques». De toute évidence, plus faible sera leur effectif, et plus marginale, coûteuse, et fragile, apparaîtra cette voie. Le rôle d'information et de séduction que pourront jouer auprès des élèves et des parents nos collègues du second degré sera capital. Mais voici des années que se sont organisées les ARELA, très actives en province, et je l'espère aussi à Paris. Elles ont, dans les pires circonstances, réussi à maintenir en vie nos disciplines. Je suis convaincu qu'une fois encore on peut leur faire confiance.

Du côté de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire du vivier où nous puisons nos étudiants, nous avons donc à cette heure des motifs de satisfaction. N'oublions cependant pas que l'enseignement supérieur et les Universités, dont nous sommes en majorité ressortissants, sont placés sous la tutelle d'un ministère autonome et différent. Jusqu'à une date très récente, je dois avouer que, sans tomber dans un alarmisme systématique et gratuit, je ne pouvais pas ne pas nourrir des craintes, particulièrement vives pour le membre que j'ai été d'une université provinciale omnidisciplinaire. Avant et durant la campagne électorale, nous avions en effet entendu formuler des propositions pour le moins hardies. L'une d'elles prônait une régionalisation des formations universitaires, avec, comme corollaire, non seulement sur le plan des ressources financières, mais aussi des filières et des programmes, une tutelle plus ou moins étroite des autorités régionales. Cette brèche ouverte, et les Conseils d'Universités étant dominés par les disciplines scientifiques et juridico-économiques, on ne voyait

que trop bien ce qu'il adviendrait, à terme fort bref, d'une filière «lettres classiques». Je dois dire que, sur ce plan, j'ai été depuis peu rassuré. Le 16 juin s'est tenu un conseil des ministres au cours duquel M. Fillon est intervenu ; et à l'issue de ce Conseil un communiqué officiel, à vrai dire très général, a été publié dans la presse. Bien plus explicite a été un entretien accordé le lendemain 17 juin par M. Fillon à une journaliste de France-Inter. Répondant aux questions de celle-ci, le ministre a en premier lieu affirmé son souci de concertation avec M. Bayrou pour assurer, une bonne articulation entre enseignements secondaire et supérieur. D'accord avec M. Bayrou, il a affirmé son souci de voir le baccalauréat littéraire donner accès à des filières nouvelles du supérieur : le concours terminant la première année de médecine verrait son programme quelque peu modifié, et les premières années de médecine pourraient elles-mêmes subir quelques adaptations, cependant que des pourparlers engagés avec les directeurs des écoles de commerce, et allant dans le même sens, seraient d'ores et déjà en bonne voie. Par ailleurs, M. Fillon a déclaré vouloir, dans la continuité de M. Jack Lang, accélérer l'amélioration de l'encadrement du 1^{er} cycle universitaire, de façon à se rapprocher progressivement de la formule idéale du tutorat. Il a, ce qui me paraît d'une extrême importance, affirmé son désir non de supprimer les I.U.F.M., mais d'inverser leur tendance actuelle en donnant la priorité à la formation universitaire. Enfin, interrogé sur une éventuelle régionalisation des formations universitaires, M. Fillon a manifesté nettement son opposition à une telle formule, se bornant à souhaiter l'invention de nouvelles filières, de nature professionnelle, qui elles, et elles seules, seraient définies en concertation avec les autorités économiques d'une région. Voilà donc qui nous rassure, pour l'instant du moins. Nous savons en effet que les partisans d'une régionalisation beaucoup plus fondamentale n'ont pas désarmé, et que, dans un premier temps, ils vont faire porter leur effort sur le secteur professionnel de l'enseignement secondaire. Cette victoire obtenue sans grand péril, sans doute tenteront-ils de l'exploiter. Il conviendra donc d'être très vigilants.

Il est un autre point, tout différent, qui me rend et doit nous rendre fort inquiets. Je sais que nombre de collègues provinciaux s'en sont fort émus. Je veux parler d'une très déplorable «étude», conduite par une équipe de «sciences de l'éducation» dans le cadre de l'université qui fut la mienne, et dont la presse s'est largement fait l'écho en décembre 1992. S'attachant à déterminer, discipline par discipline, le coût comparatif des études supérieures par tête d'étudiant, cette «étude» faisait apparaître qu'un étudiant de lettres classiques coûterait à la collectivité plusieurs fois ce que coûte un étudiant d'une autre discipline littéraire, et environ cinq fois ce que coûte un étudiant de lettres modernes. Une telle conclusion est d'autant plus caricaturale et viciée que les étudiants classiques et modernes sont totalement mêlés dans toutes les spécialités relevant du français, littérature et linguistique ; et que même en latin certains cours s'adressent aux deux publics. Qu'une telle «étude» soit entachée d'erreurs de méthode et de fausseté dans son information éclate ainsi aux regards. Mais elle se pare de vertus scientifiques et objectives qui abusent l'immense majorité du public. Quelle arme n'est-ce point là pour les bureaux ministériels dispensateurs des moyens, et pour les présidents d'université, souvent enclins à taxer nos études d'inutilités dispendieuses ! Enfin, je ne voudrais pas clore cette énumération de points inquiétants sans évoquer le perpétuel problème des habilitations, soumises à des procédures d'autant plus choquantes qu'elles reviennent en somme à contester aux enseignants le droit d'exercer la mission pour laquelle, en se voyant attribuer un poste, ils se pensaient légitimement désignés. Bien sûr,

les problèmes que je viens d'évoquer ne concernent que peu, ou pas du tout, la Sorbonne. Mais les problèmes de l'Université (ou des Universités) française(s), ne se résume pas à ceux de la Sorbonne ; et le président provincial que vous vous étiez donné cette année se devait de songer aux nombreux établissements menacés. En fin de compte, tous ces problèmes particuliers convergent vers un problème général et essentiel : le maintien et la sauvegarde de nos postes. Les disciplines anciennes, à ma connaissance du moins, et à quelques changements près d'intitulé, n'ont pas numériquement perdu d'emplois lors des dernières publications. Puisse-t-il continuer à en être ainsi. Il y va de l'avenir de nos jeunes collègues et chercheurs qui, séduits par le déploiement d'intelligence que requièrent les études anciennes, s'engagent dans la voie du grec. Un grand nombre d'entre eux font preuve de qualités remarquables. Loin de moi, qu'ils en soient bien convaincus, l'intention de les décourager. Tout au contraire, je fais des vœux pour que leur soit assuré un avenir digne d'eux.

Voilà, mes chers Collègues, une année achevée. Je vous remercie de la patience avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter, et de l'indulgence avec laquelle vous avez subi une présidence que je n'avais nullement souhaitée, que j'ai néanmoins acceptée, et assumée dans la limite de mes capacités. C'est avec un grand plaisir que, pour l'année 1993-94, je transmets la présidence à un très vieil ami, mon camarade de promotion Georges Le Rider, membre de l'Institut et éminent numismate, la première vice-présidence revenant à un autre vieux camarade, Pierre Aubenque, philosophe spécialiste de la pensée grecque. Les destinées de notre Association seront en d'excellentes mains.

Je vous remercie.